

Bayard entre littérature et psychanalyse

La vie des personnages

L'affaire du Chien de Baskerville de Pierre Bayard. Minuit,
167 p.

Marie Claire Lanctôt Bélanger

Numéro 222, septembre–octobre 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16811ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanctôt Bélanger, M. C. (2008). Bayard entre littérature et psychanalyse : la vie des personnages / *L'affaire du Chien de Baskerville* de Pierre Bayard. Minuit, 167 p. *Spirale*, (222), 45–45.

Bayard

entre littérature et psychanalyse

la vie des personnages

L'AFFAIRE DU CHIEN DE BASKERVILLE

de Pierre Bayard

Minuit, 167 p.

par MARIE CLAIRE LANÇÔT BÉLANGER

Le livre de Pierre Bayard suscite beaucoup d'intérêt. Non seulement pose-t-il beaucoup de questions, mais il en soulève, à son tour, plusieurs. Bayard aime les histoires de crimes. De là, il a élaboré ce qu'il nomme la « critique policière » qui lui permet de rouvrir, avec minutie, des enquêtes ou des constats de meurtres, bouleversant les accusations et les culpabilités. Œdipe, Hamlet, Ackroyd font partie de ceux qu'il a déjà examinés. Sherlock Holmes, dans *Le chien des Baskerville*, devient ici l'objet de ses critiques. Bayard se sert de ses dons de lecteur et de psychanalyste pour étayer son propos et faire de Doyle et de Holmes l'objet de ses accusations.

Cet essai rédigé pour permettre à une jeune femme tuée dans la lande de Dartmoor (au début du roman de Doyle), d'accéder enfin au repos éternel, se lit comme un roman, tel un roman dans le roman, un essai dans l'essai. L'atmosphère du Devonshire, les cors de chasse de la Saint-Michel, les ombres de mystérieux personnages, les histoires d'amour, les possibles appâts d'un riche héritage, la présence d'un chien lumineux, tous ces éléments concourent à dessiner un tableau étrange. Plus qu'en faisant un simple rappel de l'intrigue et de l'imbrication des personnages, Bayard suit Doyle, Holmes et Watson de près. Les méthodes d'observation et de déduction bien exposées, les psychologies humaine et animale, les empreintes et les traces s'étaient sur l'intérêt pour les humains, les crimes et les polars. Mais des questions de littérature font rapidement surface et prennent le haut du pavé.

Questions de littérature

Qu'en est-il de la clôture subjective d'un texte ? Excède-t-elle la clôture matérielle du livre ? L'entrée du lecteur dans le fil tressé des phrases écrites permet-elle une élaboration qui dépasse et déborde l'univers clos du texte ? C'est avec une part de liberté dont il peut user que le lecteur s'aventure dans un univers romanesque ou policier, comme il

le ferait dans un tableau ou dans un film. Dire avec Bayard que l'univers de la littérature est un « univers troué » ne signifie pas qu'il est sans valeur. Au contraire. Dans la mesure où l'œuvre échappe à son auteur et appartient au lecteur ou au spectateur, son incomplétude permet au lecteur d'intervenir et de parachèver le texte, de continuer la description des lieux, d'habiter l'espace laissé vacant dans les paysages et dans les silences, de raffiner la psychologie des personnages. « C'est le lecteur qui vient achever l'œuvre et refermer, d'ailleurs temporairement, le monde qu'elle ouvre et il le fait à chaque fois d'une manière différente. » Ce qui autorise aussi des relectures qui présenteront des perspectives inconnues jusqu'alors et obligeront à se demander jusqu'où peut aller cette nouvelle construction établie par le lecteur. L'espace de projection que crée une œuvre dépend de la sensibilité du lecteur ou du spectateur, de son monde intérieur, de son histoire traumatique, de ses référents culturels ou historiques, c'est-à-dire que tout cela repose sur ce que Bayard nomme un « paradigme intérieur » menant à une « forme fragile de vérité ». C'est peut-être sur cette notion de vérité que Bayard exagère quand il croit « voir la réalité telle qu'elle est ». Les liens et les compléments entre la vérité intérieure et la vérité extérieure ne sont pas toujours aisés à repérer. *Reconstruction et construction* sont des opérations psychiques qui remettent en cause la vérité historique.

La non-clôture du texte génère un certain cadre à l'intérieur duquel tout n'est pas permis. Elle débouche sur une autre question élaborée par Bayard. On entend souvent des auteurs dire que « leurs personnages leur ont échappé ». Bayard parle ainsi de l'autonomie des personnages face à l'auteur qui les crée : celui-ci les met au monde mais, un peu comme des enfants, les personnages acquièrent une autonomie qui les fait résister ou bifurquer hors des avenues imaginées par l'auteur. Ainsi, parfois, les crimes échappent à leurs auteurs ; les histoires d'amour aussi ; la haine peut se faufiler de façon incons-

ciente et aveugler. Cette idée est séduisante. Est-elle sans limites ? Il m'arrive parfois, comme lectrice, de trouver que des auteurs ont mal « retenu » leurs personnages, impuissants à les empêcher d'aller piger à droite ou à gauche qui une tête, qui un morceau d'âme, qui un agir qui ne leur ressemble pas. J'ai parfois l'impression de me trouver devant des personnages construits comme ces jeux d'enfants dont les pieds, le tronc, la tête sont tortués et peu consistants. Ce n'est pas le cas ici, bien que Bayard soutienne que Conan Doyle a perdu le contrôle de ses créatures.

Se référant à Thomas Pavel et à ses théories sur la fiction, Bayard insiste sur le sentiment de réalité et d'inquiétante étrangeté qui cohabitent dans les personnages de fiction. La perméabilité des frontières entre la fiction et la réalité permet souvent au lecteur de s'identifier de façon fusionnelle à des personnages. Cela se retrouve également avec des personnages créés par la télévision, ceux qu'un public fidèle suit et avec lesquels il a presque le sentiment de partager sa propre vie et ses propres histoires. Ne sommes-nous pas, chacun d'entre nous, à un titre ou à un autre, des personnages de fiction ? En ce sens, l'auteur comme le lecteur ont peu de contrôle sur les personnages qui vivent dans « un monde intermédiaire », entre l'illusion et la réalité. Ce monde peut parfois devenir pathologique mais, la plupart du temps, il réussit à garder ses frontières assez floues et mobiles. Le sujet aime à s'y promener en se construisant une identité sur le modèle d'une rêverie diurne avec juste assez de distance, juste assez de vérité pour pouvoir en revenir sans danger, tout en étant touché, transformé. Ainsi les lecteurs de Sherlock Holmes ont-ils massivement réagi quand Conan Doyle a fait disparaître son héros. Cédant à de fortes pressions, dont celles de sa mère, Holmes reviendra, mais plombé par le non-désir de son auteur de le voir réapparaître.

Bayard psychanalyste

C'est là que Bayard se révèle psychanalyste. Manipulant avec modestie le

vocabulaire de cette discipline, Bayard se rapproche ainsi de Freud qui, lui aussi, a pratiqué « la psychanalyse appliquée » : Shakespeare, Dostoïevski, Jensen, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Strindberg, pour ne citer que ces créateurs, ont conduit Freud à des réflexions d'un très grand intérêt. Le voisinage de Goethe et de Rilke a mené Freud vers *Éphémère destinée*. Par ailleurs, dans l'univers savant de la psychanalyse, il arrive souvent que cette psychanalyse appliquée aux œuvres d'art ait mauvaise presse : il n'y aurait de vraie psychanalyse que celle qui engage un analyste, un patient et un divan. La psychanalyse est un traitement d'âme qui se déroule entre deux sujets pris entre les transferts et les résistances, et non entre un lecteur et une œuvre. On peut, certes, penser à des abus de toutes sortes où chacun se fait psychanalyste et s'autorise à projeter sur l'œuvre — sans toutefois le reconnaître — son monde intérieur en utilisant des jargons ou des « grilles », comme des amuseurs de rues. Ce n'est pas le cas de Bayard qui s'avance prudemment et interroge le désir inconscient de Conan Doyle et celui de Sherlock Holmes. Ce qu'il découvre, sous les ratés de cette enquête dans les landes anglaises, c'est la haine. Nul autre qu'un psychanalyste ne pouvait refuser de croire à une conclusion qui s'oriente vers le fantastique et réussit à mettre au jour cette haine inconsciente, en particulier la haine de l'auteur pour sa créature dont il n'arrive pas à se défaire et qui l'empêche de penser. L'empêche de vivre. « La question de savoir comment nous pouvons en venir à haïr quelqu'un qui nous veut du bien se redouble en effet de cette autre question, encore plus singulière, qui est de savoir comment on peut haïr à ce point quelqu'un qui n'existe pas. » Souvent, le psychanalyste, dans son travail, est aux prises avec cette question. Souvent, il s'y bute, surtout quand la haine de l'autre se mêle à la haine de soi. Bayard trouve ici la trace de ce sentiment intense et dévastateur autant du côté de l'auteur et de Holmes que de certains autres personnages.

On peut douter que la jeune femme pourchassée et tuée au début du roman de Doyle ait réussi à retrouver la paix dans ce dénouement qui met en scène la haine d'une autre femme. Mais on peut courir lire et relire Bayard pour sa finesse et le plaisir qu'il nous communique à le suivre. Et l'attendre dans la rencontre de nouveaux auteurs et de nouveaux personnages. ●